

*Être différent n'est ni une bonne ni
une mauvaise chose. Cela signifie simplement
que vous êtes suffisamment courageux
pour être vous-même.*

Albert Camus

Comment m'exprimer autrement que par le texte sur ce clavier numérique ? Du bout des doigts, je m'impressionne à chaque phrase noircie sur cette page blanche irréaliste qui prend vie à la force de mon imagination. Je laisse tous les autres médiums de création au rencard comme la musique, la photographie, le dessin de presse ou la peinture. Dans ce temps qui m'est compté (comme vous tous d'ailleurs), car faudra bien penser à capoter un jour ou l'autre et le moins péniblement possible style cancer ou autres saloperies de mort avec souffrances immondes, je vais direct au but sans fioritures à rallonges, ce qui donne du texte très serré comme un café de bistrot et pas un long cappuccino bien sucré. Maintenant que « La société des recalés » est éditée depuis un an, j'ai l'impression que ma pathologie se fait la malle chaque jour davantage. J'ai encore pris beaucoup de poids et je pense faire une cure d'ici quelques mois. Dire que je vais bien est une belle connerie, je compense avec la bouffe, donc un truc me fait chier. Je comble un manque affectif que la vieille ne m'a jamais donné et cette horrible indifférence que le vieux m'a collée en pleine gueule. Les vieux, ils ont fait au mieux de leur condition de parents qui ont commencé une vie d'adulte très tôt avec ma poire qui s'est pointée pour leurs vingt ans. Sans fric, le paternel a toujours bossé comme un forçat et la vieille a économisé pour que nous ne manquions de rien. Quand ma sœur s'est pointée

pour mes sept ans, le vieux a construit la grande maison de béton avec une chaudière au fuel. Coluche disait, en gros, que, dans la vie, on reçoit beaucoup de pierres, à nous d'en faire un mur ou un pont... (snif !). Alors voilà, pas grand-chose d'autre à rajouter sur les trucs pas sympas que j'ai vécus, ça m'a bousillé de l'intérieur et je n'arrive pas à vivre avec cette boule au ventre qui m'empêche de m'épanouir. Cette souffrance est devenue une habitude et je n'en veux plus, c'est trop con de passer à côté d'une vie heureuse. J'ai déjà éliminé cette douleur sourde dans ma poitrine que j'ai connue depuis la nuit des temps pendant l'écriture de mon dernier livre. Le salut par l'écriture ? Peut-être, mais ce n'est qu'un début, comme les expositions de photographies qui commencent à fonctionner. Du coup, c'est valorisant que mon travail artistique sorte des tiroirs et ça me permet d'avoir des interlocuteurs intéressants. Je me fous royalement d'avoir perdu toutes ces années à culpabiliser les yeux ouverts. Maintenant, il n'est pas question de rattraper le temps perdu, car il est perdu, donc foutu ! Non, je veux juste vivre, c'est tout. Dehors les idées noires et les faux-semblants, je ne m'emmerde plus avec ceux qui plombent ma façon de penser, j'esquive... Jamais je ne serai une personne dans la norme, ma reconnaissance de travailleur handicapé me colle au cul comme un paquet de viande. Dans la tête de la morale des autres, j'suis pas normal. Et quand on n'est pas dans la norme, avons-nous le droit de vivre heureux ? La norme est-elle heureuse avec tout ce qui se passe dans leur poste de télévision ? Plus rien à cirer des journaux, de l'info en surconsommation et tout échange avec les plus nombreux qui pensent connaître la vérité. Si je devais mener un combat tout au long de ma vie, ce serait sans conteste de me connaître au mieux pour vivre en harmonie avec qui je suis réellement. Quant à la connaissance du monde, mon cul ! Allez, une petite citation de Henry Miller : « *Ne pas dire un mot de toute une journée, ne pas voir de journal, ne pas*

entendre la radio, ne pas écouter de commérages, s'abandonner, absolument, complètement, à la paresse, être absolument, complètement, indifférent au sort du monde, c'est la plus belle médecine qu'on puisse s'administrer. » Difficile de faire avaler ça à la majorité qui consomme des images tout au long de la journée et surtout le soir devant la télé. Nous sommes à peine à l'âge de pierre par rapport à cette civilisation qui rêve de maîtrise de l'Univers. Les idées aussi sont importantes pour améliorer ou propulser l'humanité hors de sa condition primaire. Vous n'avez plus le temps d'élever vos enfants et impossible de garder à la maison vos parents vieillissants. Drôle de vie... C'est comme ce modèle sédentaire qui m'a pourri la vie pendant des années de peur de perdre mon appartement. Maintenant, il m'est impossible de trouver un logement faute de caution. Alors, j'habite chez les autres, tu parles d'une solution ! Mes bibliothèques, ma table à dessins, mes bouquins... tout est dans le garage chez la vieille qui grince des dents, car ça prend de la place. Pas question de culpabiliser, j'ai rien fait de mal, je suis juste dans la case des reca-lés. Si le vieux savait ça... Finalement, c'était juste un virus qui a broyé mon système nerveux, comme tous ceux qui m'ont conforté à penser que je n'étais qu'un débile. J'en veux pas à un virus, j'en croiserai d'autres, c'est sûr, mais je les collerai en quarantaine pour mieux les écarter définitivement. Je navigue un peu en eaux troubles, car rien n'est gagné, je ne pense plus au pire, j'arrête ces projections malsaines. Donc, tête résolument vide et ça me va très bien ! Un jour, je revendrai tout, bouquins, bibliothèques, table à dessin, guitares... Et je me sentirai encore plus libre. Posséder, je n'aime pas, dès que tu veux bouger, faut tout emporter. Les déménagements me filent la chiasse direct, trop d'affaires à transbahuter. Demain sera un autre jour, point. Ce que je retiens de cette année qui va se terminer bientôt, c'est que j'ai changé de point de vue sur ce que je perçois autour de moi. Ce que je veux dire, en plus de cette

pathologie qui se fait la malle, c'est que je suis beaucoup plus serein à appréhender l'avenir. Style, aucuns plans sur la comète, pas de scénarios catastrophe, seules les expositions de photographies sont programmées pour plus tard. Sinon, je suis complètement paumé et ça ne date pas d'hier. Depuis quelques jours, je n'arrive à rien, dès que la nuit tombe, je déprime en écoutant de la musique. C'est éprouvant de ne pas réussir à me mettre au travail pour mon nouveau recueil de poésies. J'ai écrit 38 pages au rythme irrégulier de 2-3 pages par semaine quand l'inspiration vient. Cette pathologie de schizo-affectif est terrible, car quand ça déconne, j'ai l'impression d'être seul au monde avec mes idées noires. Même lorsque j'étais en couple avec Cathy, vers la fin, j'étais un vrai zombie. Et quand ça va mal... ça va mal ! Je ne parle à personne de ce que je ressens. Et pourquoi ça ne va pas ? Impossible d'en parler ou de l'écrire. J'ai des bribes d'images qui flashent dans ma tête, et ce putain de sentiment de ne pas être à la hauteur. Pourtant, j'ai fait des trucs bien, comme mes recueils de poésies et mon dernier bouquin axé rétablissement, mes séries photos aussi sont sympas. J'ai la trouille au ventre et je ne sais pas pourquoi. C'est chiant ! Il faut que ça passe, et ça passera ! Bon, alors voilà, j'me dis qu'avec le temps, mes pensées troubles vont disparaître, mais pas dans dix ans non plus, sans déconner... Quand je fouille dans ma mémoire, il n'y avait rien pour moi dès que j'ai commencé à bosser pour payer le loyer et le crédit de la bagnole. Que de la merde chaque soir, et le week-end, je ne voyais personne pour me tirer de cette torpeur. Je ne touchais plus ma guitare et seuls les dessins que j'envoyais à Charlie Hebdo chaque semaine me sortaient de cet ordinaire mortuaire. Évidemment, je ne dessinais pas assez bien, alors je me suis lassé. Plus tôt, j'ai vécu mon apprentissage dans la carrosserie comme une punition style tu ne fous rien à l'école, donc on te colle en classe chez les attardés. Eh bien, même chez eux, j'étais le dernier. Sauf en orthographe.

Mais bon, franchement, je n'ai pas le monopole de la souffrance, alors je ferme ma gueule. Il n'est pas question de réécrire une fois de plus « La société des recalés », c'est derrière moi, basta ! J'ai plus envie de mentionner ce que j'ai vécu tout au long de ma vie, place au présent. Que dire du présent ? Rien. Seul le passé donne matière à créer des mots puis des phrases qui se tiennent au minimum comme un truc tangible à lire. L'avenir aussi permet de raconter du virtuel, mais en fiction, donc à prendre au conditionnel. Quelle est la part des temps quand nous sommes dans le présent ? Je ne peux pas écrire un truc comme je conduis une bagnole, puisque je suis en train de l'écrire. Lorsque nous sommes dans la vie de tous les jours, nous réagissons par rapport à beaucoup de critères et pas de la même façon si l'on est seul ou plusieurs. L'environnement aussi donne des comportements différents. Donc, je me contente d'être comme je suis, rien de plus mais rien de moins. Je donne un bon coup de pied dans le passé, le présent et l'avenir pour écrire enfin ce dont j'ai envie sans aucune censure. Du coup, je viens d'identifier ce mal-être qui me tombe dessus dès que la nuit arrive devant mes yeux. Depuis six mois, je suis revenu dans la grande maison de béton qui fait remonter pas mal de mauvais souvenirs. Cette bicoque est triste à mourir et il ne faut jamais tirer la chasse qui arbore une couleur marron tel l'estuaire de la Gironde. Il n'y a aucun dialogue avec la vieille. Aucune visite, je meurs à petit feu chaque soir. Je vais partir, ce sera bénéfique pour ma santé mentale. J'suis fatigué de tout... je viens de lire cette citation de Charles Bukowski : « *Et quand personne ne te réveille le matin. Et quand personne ne t'attend le soir, quand tu peux faire ce que tu veux. Comment appelles-tu cela ? Liberté ou solitude ?* » Je crève de solitude, les copains, c'est pas assez, je dois m'autoriser à faire un bout de chemin avec une fille qui me plaît. Je pense y avoir droit au même titre que les autres. Pas question de chercher l'âme sœur, c'est pas mon

truc. Pour l'instant, je navigue entre le Gem Atlantique de Royan et les copains du Tina's café à Saint-Fort-sur-Gironde et c'est très bien comme ça. Tant que je pourrai mettre de l'essence dans la Twingo pour éviter de passer trop de temps dans la grande maison de béton, tout ira pour le mieux, mais ça ne durera pas. Le froid commence à arriver et il va falloir que j'achète un chauffage d'appoint, la vieille m'a donné son accord. Franchement, je ne pensais pas être dans la case des recalés depuis le début. Sauf qu'avant, j'avais un job avec un petit logement. J'appelais ça être un clodo des temps modernes, tu bosses, et quand t'as tout payé, t'as plus rien. Comme il n'est pas question de marcher sur la gueule des autres pour réussir, je suis toujours resté au ras des pâquerettes. À cette époque, pas question d'être un artiste, le vieux l'avait déjà mauvaise avec ma marraine chanteuse qui venait d'épouser un guitariste. Non, mais quelle idée j'ai eue de vouloir une guitare très tôt ? Finalement, je l'ai eue pour le Noël de mes treize ans, le vieux a certainement grincé des dents. Du coup, tout ce que j'aimais était détesté par les vieux qui ne comprenaient rien à leur drôle de fils. Bof, c'était comme ça et c'est tout. J'en ai plus rien à foutre, j'ai survécu, maintenant je me dois d'être bien et en adéquation avec qui je suis. Alors ça, c'est de la théorie, parce que c'est pas si simple de gérer son temps en fonction de ses réelles aspirations. Tout est formaté dès que tu sors de chez toi chaque jour. Combien de panneaux publicitaires tu vois au volant, combien de zones commerciales tu traverses ? Ah, c'est beau une zone commerciale ! Vous avez laissé les décideurs de vies minables planter autour de chez vous ces verrues de construction mi-béton, mi-tôle. Les villages d'hier sont transformés en cités-dortoirs avec leurs lotissements ceinturés autour de la rue principale et ne pas oublier leur splendide zone commerciale ou artisanale, c'est la même merde. Un matin, on se réveillera, et ils seront pillés, mis à sac, il n'y aura plus rien. On se dira enfin que ce monde n'était en

fait qu'un mauvais rêve en forme de caddie de supermarché. C'est vous qui faites tourner cette société qui vous arrache le cœur à coups de pointeuse, de caisse enregistreuse... Je ne serai jamais heureux tant que je verrai mes semblables se faire exploiter, voler leurs plus belles années, se faire aliéner dès la naissance. Leur raisonnement est infailible : si tu bosses comme un esclave pour moi, alors je pourrai peut-être me payer une autre Ferrari l'année prochaine. Ce qui me fait royalement chier, c'est que le pognon circule toujours dans le même sens. Pourquoi il y a tant de générosité chez les personnes qui possèdent moins que les autres ? Chez ma grand-mère, pas de pognon et pourtant elle m'a élevé jusqu'à l'âge de sept ans. Papy était ouvrier maçon et on ne manquait pas d'amour. Bon, quand il était complètement beurré, il nous faisait rire en faisant le pitre. Lorsqu'il était fatigué, il nous balançait au visage : « La paix ! » Et il partait se coucher en grognant. Tout le monde se pointait et les chiens aussi. Jamais on m'a engueulé, pas une mauvaise réflexion, pas de baffes. Pourtant, je balançais les lampes électriques dans le trou à merde et mamie se marrait comme les chiens, sauf qu'elle n'avait plus de dents et papy non plus. On était joyeux et insouciant, et chaque jour passé chez eux était magique. Alors voilà, je ne pensais pas souffrir autant plus tard, c'est fait et c'est fini. C'est derrière moi cette merde. Je suis un plouc qui n'est jamais sorti de chez lui, il faut que je pense à remplir mon dossier pour mon passeport, j'ai les photos, il faut le faire, c'est tout ! Après, on verra où je vais. Pour l'instant, je me contente de vivre au plus près de mes aspirations, surtout le soir où j'écris ce manuscrit et un nouveau recueil de poésies laborieux. Je ne serai jamais formaté au point d'être un mouton comme les autres dans le troupeau qui va direct dans un ravin ou à l'abattoir. Une poignée de salopards sont grassement payés par une bande d'escrocs pour rédiger un semblant de société où tout le monde est pesé, calibré et pensé pour ne